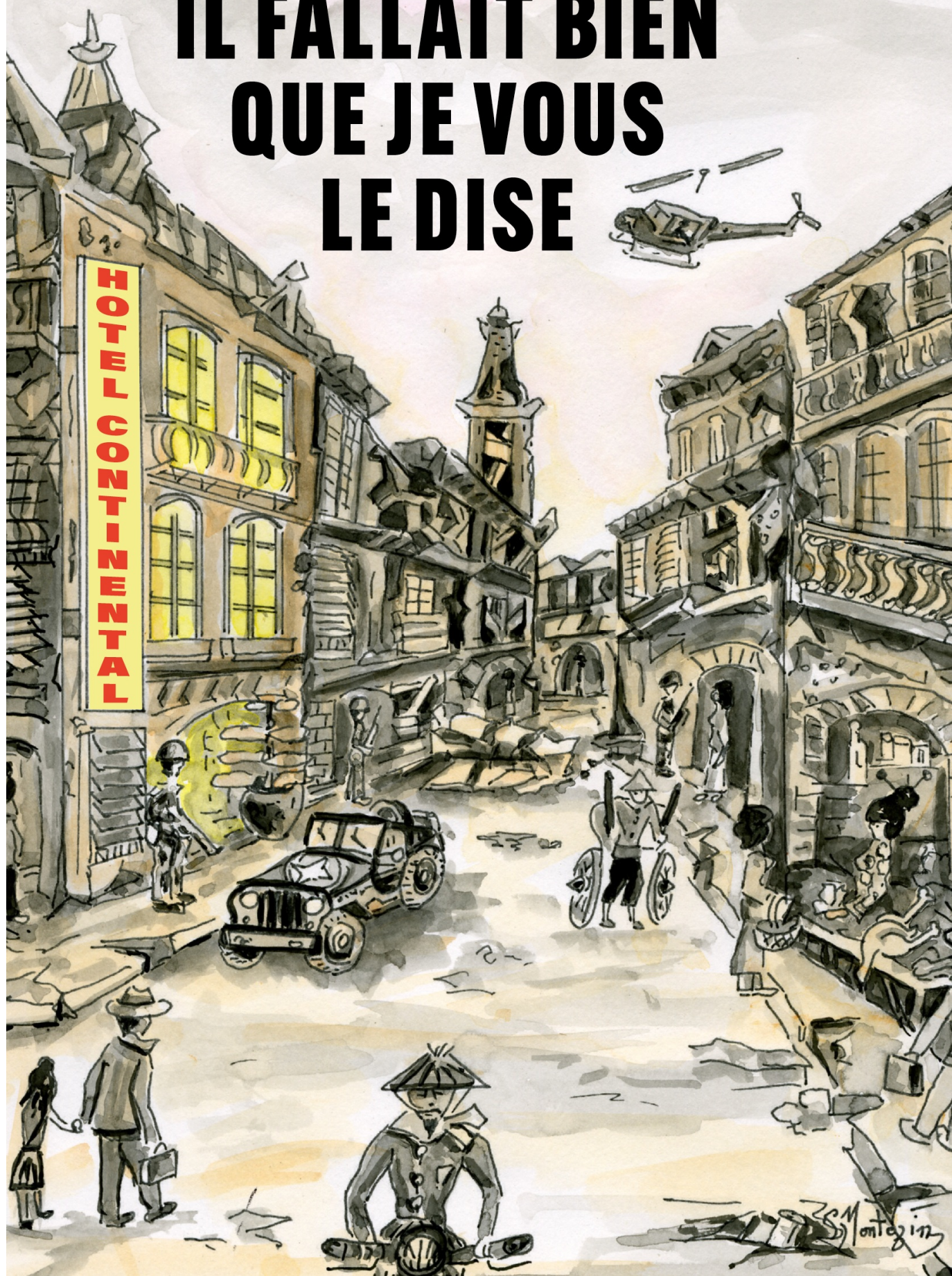


Jean-Charles Bordaries

IL FALLAIT BIEN QUE JE VOUS LE DISE



Jean-Charles Bordaries

Il fallait bien
que je vous le dise

© Jean-Charles Bordaries, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0440-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Et c'est ainsi que nous nous débattons, comme des barques contre le courant, sans cesse repoussé vers le passé ».

(Francis Scott Fitzgerald).

L'avenir, c'est autre chose, le hasard et la destinée veillent.

Année 2008

Il enfila une combinaison de saut fournie par le club, récupéra son parachute et se présenta au pied de l'avion dont les moteurs tournaient à plein régime. Malgré ses efforts pour rester calme, John était parcouru de tremblements. Ses jambes le trahissaient. Le moniteur qui l'observait du coin de l'œil, inquiet et surpris, lui demanda si tout allait bien. Pour toute réponse, John leva le pouce puis s'installa sur son siège. Le bimoteur décolla, effectua plusieurs rotations pour atteindre la bonne altitude de largage.

Au moment de franchir la porte, en toute discrétion, il arracha d'une main ferme l'attache qui maintenait à portée de main la poignée déclenchant l'ouverture si bien qu'elle se retrouva dans son dos, inaccessible.

En appui sur l'air, il regarda monter le sol vers lui à près de 200 kilomètres-heure. Il ferma les yeux.

Vingt-quatre heures plus tôt.

Avant d'éteindre la lumière et de quitter son appartement situé dans un des beaux immeubles de la ville, John se retourna. Un coup d'œil sur le passé, en quelque sorte.

Jamais pourtant, il ne regardait en arrière lorsqu'il prenait une décision, « le passé est soldé », pensait-il. Il avait conduit sa vie avec rigueur, enthousiasme et détermination. À la différence de nombreuses personnes rencontrées au hasard de sa vie qu'il avait entendues se répandre dans de longs et inutiles discours, lui ne s'était jamais contenté d'effets de manche. Il faisait ce qu'il disait et en tirait une certaine fierté. Servi par un caractère enjoué, il appréhendait tous les sujets sous un angle positif, si bien que cela lui avait rendu la vie généralement plus simple dans bien des circonstances.

« Je suis un optimiste pratiquant », se plaisait-il à dire par provocation, mais aussi par conviction, repoussant toute autre alternative.

Son regard balaya pour la dernière fois sans doute le grand salon élégamment meublé. Des tapis persans, aux fils de laine et de soie délicatement teintés de couleurs naturelles, étalaient leurs motifs fleuris sur une moquette blanche et épaisse. À travers les grandes baies vitrées, les rayons de soleil de fin d'après-midi, démultipliés à l'infini par les nombreux miroirs qui décoraient la pièce, inondaient l'espace de rais lumineux légèrement teintés de rose orangé.

Comment pouvait-on être malheureux dans un tel décor ? Ceux qui n'ont rien se posent souvent ce genre de question, confondant ainsi matériel et spirituel. Devait-on leur faire grief de croire que le luxe est la forme achevée de la réussite ? « Au moins se posent-ils des questions », pensa-t-il. Lui ne s'en posait plus. Il était malheureux. Une vie de combat pour en arriver là ! L'échec sur toute la ligne. Son visage ne souriait plus jamais. Ses yeux, qui d'ordinaire attiraient le regard des autres comme un aimant, ne délivraient plus aucun message. La petite lueur pétillante s'était dissimulée derrière un voile d'amertume malgré la réussite de son dernier défi mené rondement, méthode et détermination. Paradoxalement, cette ultime victoire sonnait la fin de ses émotions. Lui, homme de toutes les passions, ne pourrait survivre en vieillissant dans un climat de fin organisée, dénuée de sens et de sentiments. La posologie médicamenteuse qui ponctue les journées des vieillards, ce n'était pas pour lui. Jamais !

Il appuya sur l'interrupteur, sortit, ferma la porte à double tour et prit l'ascenseur. Au rez-de-chaussée, il glissa les clés dans sa boîte à lettres - sa femme de ménage les trouverait lundi - puis descendit au sous-sol. Il déposa dans une cantine réservée à cet effet un carnet numéroté 90/2008 qui rejoignit les 89 précédents. Ainsi, toute sa vie était résumée sous forme de notes consignées depuis l'âge de quinze ans. Il avait pris cette habitude sur les conseils d'un de ses professeurs d'histoire qui prétendait que de s'astreindre à cette discipline favorisait la concentration, l'écoute de la vie et laissait une trace à l'heure du grand départ et, pourquoi pas, matière à roman. Au volant de sa voiture, il démarra doucement, sortit de l'immeuble et se trouva en plein Manhattan au milieu d'une intense circulation. Sur les trottoirs, des milliers de personnes se croisaient sans échanger le moindre regard. Elles mélangeaient leur respiration, leur odeur, mais aussi leur indifférence. « Quelle tristesse, la pire des solitudes

n'est-elle pas au milieu de la foule », pensa John.

Comment une société qui prétend être un exemple en était-elle arrivée là ? Comment une mégapole comme New York et bien d'autres sur terre pouvaient-elles engendrer tant de souffrances ? Las, il fit comme tout le monde, s'isola dans son univers et apprivoisa sa détresse en prenant une profonde inspiration.

Rien ne pressait, il retrouverait le para club le lendemain après-midi. D'ici là, il lui suffisait d'effectuer la distance qui le séparait de la petite ville où il avait réservé une chambre dans un motel. Perdu dans ses pensées, il ne vit pas le temps s'écouler. Il entra dans sa chambre peu avant minuit. Elle était toute simple. Des murs blancs, quelques meubles fonctionnels, juste ce qu'il faut pour dormir. Après avoir pris une douche, il s'allongea et alluma la télévision qui diffusait un film à la gloire des Marines.

Lui revint en mémoire cette époque exaltante où il avait été expédié au Vietnam en 1970, jeune cadre, dans ce corps prestigieux. Bien que plongé dans les horreurs de la guerre, il avait rencontré l'expérience au contact de l'histoire, connu la peur avant de finir par la maîtriser sans pour autant s'y habituer. Volontaire tout de même, il ne rechignait jamais lorsqu'il s'agissait d'aller au contact de l'ennemi.

C'est pendant sa courte carrière qu'il obtînt son brevet de parachutiste. Cela faisait très longtemps qu'il n'avait pas pris un avion équipé pour le saut. Au para club, le moniteur lui avait dit que rien ne s'opposait à ce qu'il pratique de nouveau cette discipline sportive. Un certificat médical d'aptitude suffirait pour être autorisé à retrouver la sensation du vide. Croyant discerner une angoisse chez John, il s'était senti obligé d'ajouter pour le rassurer : « Tout se passera bien d'autant que le matériel, de nos jours, est beaucoup plus performant qu'autrefois. »

John avait souri ; il savait que tout se passerait exactement comme il l'avait prévu.

Il replongea dans ses souvenirs : En pleine guerre du Vietnam, lorsqu'il descendait du front pour quelques jours de détente à Saigon, il avait rencontré Rachel un soir de janvier 1972, au bar de l'hôtel continental, mythique établissement construit par les Français en 1888 dans la célèbre rue Catinat. Elle était correspondante de guerre pour le Washington Post. Au départ de ces derniers, les Américains, tout naturellement, les remplacèrent. Newsweek et

Time installèrent leur bureau au deuxième étage. C'est du bar de l'hôtel, baptisé le plateau continental par ses habitués, que des journalistes du monde entier, des militaires influents, des politiques, quelques agents de renseignements et des putes, se côtoyaient pour écrire l'histoire, celle qui se jouait au front, dans un cadre très différent où les cadavres étaient des hommes, des femmes et des enfants, pas des bouteilles, comme ici. À plusieurs reprises, alors qu'il attendait Rachel, il avait assisté à des conversations entre tous ces personnages, observé quelques jeunes journalistes en mal de sensation, repéré quelques prostituées en mal de dollars et entendu des déclarations intempestives de toute sorte d'individus en mal de reconnaissance dont la lucidité était inversement proportionnelle aux quantités d'alcool ingéré.

C'est dans cette ambiance survoltée que John et Rachel avaient découvert qu'ils étaient faits l'un pour l'autre et décidé de désertir ce lieu de perdition. Comme toujours en pareilles circonstances, les premiers pas sont faciles à accomplir. Un regard, un sourire, un apéritif puis un autre et une longue conversation, d'abord sur la guerre, plus intime ensuite, un premier baiser léger comme la brise, un autre plus enflammé, puis...

Une passion dévorante s'était installée. Chaque minute de liberté les précipitait dans les bras l'un de l'autre pour un déferlement amoureux. Ils évitaient de faire des projets, par superstition pour lui, exposé au danger chaque jour ; pour elle, d'autres raisons l'obligeaient à cette réserve.

L'un et l'autre se posaient beaucoup de questions sur la présence américaine dans ce pays. Lui parce qu'il avait vu des horreurs et que l'intérêt, sans cesse proclamé, de l'Amérique ne justifiait pas tout. Rachel, parce qu'elle s'était beaucoup déplacée dans ce pays en guerre à la recherche d'informations précises, parfois au-delà des lignes ennemies. Elle avait pu constater que la doctrine officielle ne tenait pas. Elle avait rencontré à Hanoï où elle s'était rendue par ruse une célèbre actrice américaine qui militait pour la paix et qui défrayait la chronique. Leurs doutes partagés les rapprochaient davantage. Pourtant !

Un matin, bien après le départ de Rachel pour son travail, le réceptionniste remit un pli à John. Il reconnut son écriture sur l'enveloppe. Inquiet, il l'ouvrit et parcourut la lettre d'un trait. Son cœur se mit à battre si rapidement qu'il dut

s'appuyer contre le mur pour retrouver son calme et réfléchir à la situation. Ce qu'il venait de lire dépassait l'entendement.

Elle lui annonçait trois choses : tout d'abord, elle le quittait, car jamais ses parents n'accepteraient leur union. Elle était promise à un héritier d'une famille fortunée. Des rapprochements financiers avaient déjà été opérés, un mariage apporterait une conclusion heureuse et bénirait à l'avance toutes les affaires potentielles qui ne manqueraient pas de voir le jour. Ensuite, elle lui disait être enceinte de lui tout en précisant vouloir garder cet enfant et le suppliait de ne pas chercher à la revoir. Enfin, elle serait dans un avion pour les États-Unis au moment où il lirait cette lettre.

Il fonça à l'aéroport. Un vol pour l'Amérique venait juste de décoller. Il se rendit aussitôt au bureau local du Washington Post situé au centre de Saigon, pesta contre les encombrements divers et, pour la première fois depuis qu'il était dans ce pays, adressa à tous ceux qui se trouvaient sur sa route des injures dont certaines étaient de pures créations. Bill, le permanent du journal, lui confirma que Rachel était bien dans cet avion. Elle était officiellement rappelée par sa direction.

Les jours suivants furent terribles. Il perdit l'appétit et le sommeil. Il traîna son âme en peine dans tous les bars de la ville pour s'abrutir, en vain. Il se confia à des filles de joie espérant trouver un peu de réconfort. Ses amis, alertés par son allure inhabituelle, ne le quittèrent plus jusqu'à ce que son caractère bien trempé l'aide à reprendre le dessus. Enfin rassurés, ils relâchèrent leur surveillance.

Peu à peu, il refit surface et décida de lui écrire, mais ne reçut aucune réponse à ses nombreuses lettres qui arrivaient pourtant ; n'étant jamais retournées.

Il tenta tout ce qu'il était possible de faire sans jamais parvenir à renouer un contact. La distance ne facilitait pas les choses. Au cours de la seule permission suffisamment longue dont il bénéficia un an plus tard, il rentra au pays et tenta de rencontrer Rachel. Elle ne travaillait plus au Washington Post et ne vivait pas chez ses parents. Il n'obtint aucun renseignement, pas plus au siège du quotidien que dans le voisinage de sa famille.

Découragé, il osa tout de même une demande de rendez-vous auprès de ses parents. À sa grande surprise, il fut convié à les rencontrer. Une lueur d'espoir, enfin... Reçu par son père, ce dernier le conduisit dans un immense salon décoré d'objets tous plus beaux les uns que les autres, mais totalement dépareillés.

— Asseyez-vous. Vous prendrez bien quelque chose ?

— Volontiers... répondit John, abasourdi par cet incroyable décor. « Le besoin d'étaler sa richesse fait rarement bon ménage avec le bon goût », pensa-t-il.

— Un scotch, peut-être ?

— Avec plaisir. Léger, s'il vous plaît.

Pendant que son hôte préparait les boissons, une femme très élégante fit son entrée. Elle ressemblait incroyablement à Rachel. John se leva, prit la main qui lui était tendue et s'inclina légèrement. Leurs regards se croisèrent, le temps pour John de communiquer sa souffrance, pour elle de comprendre le penchant que sa fille avait éprouvé pour cet homme. Intuitivement, il sut que cette femme était entièrement soumise à son époux et qu'il ne pourrait pas s'en faire une alliée. Il ne restait qu'à convaincre le mari. Elle osa tout de même une question :

— Où en est-on au Vietnam ?

Mal à l'aise, John hésita avant de répondre. Il choisit pourtant la vérité sur cette guerre bien qu'imaginant déplaire à son interlocuteur.

— Nous avons beaucoup de mal. Je crains que notre cause ne soit pas juste. C'est vraisemblablement la raison pour laquelle nous allons perdre cette guerre, notre âme, et traumatiserons une génération de braves gars.

Cette réponse eut pour effet de faire réagir le maître de maison qui faillit renverser les verres en les posant sur une table basse. Il se redressa et, l'air grave, déclara :

— Jeune homme, vous avez de la chance d'être sous mon toit, car les règles de l'hospitalité m'interdisent la grossièreté. Sachez que vos propos défaitistes me choquent profondément. Vous ne méritez pas la chance que vous avez d'être américain. À quoi cela aura-t-il servi de débarquer en Normandie pour libérer l'Europe du joug nazi ? Comment un officier des Marines peut-il balayer d'un revers de main le sacrifice de milliers de jeunes innocents ? Dites-le-moi !

— Monsieur, je regrette de vous décevoir et au risque de vous surprendre, je prétends que vous ignorez ce qu'il se passe là-bas. Je suis convaincu que les informations que vous recevez sont dénaturées. La vérité, c'est que nous reculons sans cesse, des soldats meurent tous les jours, les victimes civiles sont